

## **La cité idéale** (pp. 90-99)

Yolène Dilas-Rocherieux

### **Les pièges de l'utopie**

Le bolchevisme est d'abord destruction avant d'être création. Cet aspect essentiel explique le refus de ses dirigeants de laisser errer les recherches disparates d'une société idéale sur le terrain du soviétisme. Pour la République des soviets, le risque est alors de se voir assimilée au seul concret d'un bien-être quotidien, mesurable en écoles, en logements, en crèches ou en loisirs et de ne plus pouvoir nourrir les passions indispensables à la première étape de sa réalisation, la terreur. L'impalpabilité qui, à l'inverse, caractérise l'utopie tendrait à la renvoyer aux limbes de l'imaginaire et de l'inaccessible. Ni la cité idéale ni l'utopie ne peuvent, dans un premier temps, soutenir l'ambition bolchevique de détruire l'ordre existant et de mobiliser les forces révolutionnaires internationales contre le capitalisme. Faut-il pour autant évacuer ces deux notions, alors que d'un côté, il y eut une tentative continue de créer une cité idéale à partir de la réalité post-révolutionnaire et que, de l'autre, le soviétisme fut toujours présenté comme un modèle pour l'avenir ? La priorité accordée aux finalités et à l'instant immédiat éclaire d'un jour nouveau le processus de construction/déconstruction de la cité idéale et explique ainsi qu'aient été brassés les divers témoignages portant à la fois sur les malheurs et les acquis prodigieux du peuple russe.

Georges Sorel désignait le refus d'un monde inhumain et la recherche de la cité idéale comme les sujets porteurs de l'engagement révolutionnaire. Si on s'en tient à cette thèse, que reste-t-il une fois l'acte consommé et les passions retombées ? Comment peuvent se maintenir des forces centrées sur cette notion de nouveau monde qui, non seulement, ne voient pas arriver les bénéfices de l'action, mais de plus, doivent accepter des sacrifices qui n'ont plus rien de commun avec l'engagement initial ? Ainsi, le plan se fait-il paradoxalement utopie car tout en étant le reflet du monde en mouvement, il se tient sur le fil de l'intemporel avec sa projection d'une cité rationnelle et uniforme, berceau de l'homme nouveau. Ce mythe trouve ici sa fonction en tant que relais entre l'acte et ses bénéfices. Il se fait garant du renouveau tout en faisant admettre l'inacceptable.

Cette situation d'attente active explique la formation progressive et consciente d'un mythe englobant à la fois le prolétaire, les dirigeants du Parti et l'acte révolutionnaire. Un événement en soi ne peut être utopie ; mais il peut être élevé au rang de mythe et acquérir ainsi l'inviolabilité. A l'inverse de l'utopie, le mythe est croyance et explique l'histoire écoulée, le présent et l'avenir ; il, comme l'écrit L. Marin <sup>1</sup>, "Le lieu narratif de la contingence et de l'événement : tout peut arriver dans un mythe, les actes les plus extraordinaires, les aventures les plus exceptionnelles, les situations les plus

---

<sup>1</sup> Utopiques, Jeux d'espace, Ed. de Minuit.

imprévues". Il constituera donc le bloc contre lequel viendront se fracasser la logique, les états d'âme et la contestation.

L'importance du mythe dans le processus d'acceptation du soviétisme comme soubassement d'un monde parfait ne peut être saisie, si l'on n'inclut pas le refus de l'industrialisation expansive ou de la prolétarianisation dans les causes originelles de la révolte ouvrière. Or, la cité communiste achevée découle de l'industrialisme porté à son paroxysme. Le monde du travail doit ainsi extirper certains éléments de la mémoire ouvrière, pour intégrer les exigences qui lui sont imposées en tant que sujet bâtisseur. Le mythe du prolétaire-héros permet ainsi la transformation du sujet de révolte en sujet créateur du nouveau monde.

S'il y eut à la fois recherche d'une cité idéale et effet d'utopie au sujet du monde soviétique, on ne peut parler, dans un premier temps, d'une volonté de construire "*un monde de nulle part*" comme assise idéologique et axe mobilisateur, à l'intention des mouvements communistes occidentaux. Les rappels incessants des dirigeants soviétiques quant à la réalité d'une révolution, avec ses souffrances, la terreur et le sang, viennent justifier cette assertion. Aussi, n'ayant pas la même fonction, l'utopie et le mythe propres au soviétisme, se forment dès lors selon des processus différents. Les mythes vont ainsi délimiter le champ révolutionnaire soviétique au sein du monde non communiste, au même titre, il est vrai, que l'océan ou les chaînes de montagnes isolent topographiquement Utopie ou Icarie des autres territoires. Mais si cet isolement fournit des éléments favorables à l'émergence d'une société idéalisée, celle-ci n'en est pas moins représentée, du moins jusqu'aux années 50, comme un monde inachevé.

### **Images de la République des soviets**

Quand la presse militante populaire privilégie les personnages et les événements, "les voyageurs" ou encore les témoins actifs, souvent éphémères dessinent quant à eux les contours "*d'un pays de quelque part*", possédant bien certaines particularités des utopies, mais leur vision du nouveau monde reste incomplète.

Si une société idéale est venue s'inscrire dans l'espace ouvert par la Révolution de 1917, ses contours restent flous jusqu'aux années 30 et sa description se cantonne aux secteurs de la culture et de la production industrielle. Dans *l'Humanité*, les articles abordant la vie en URSS apparaissent très rarement en première page.

Dans un premier temps, l'expérience soviétique n'est nullement présentée comme le reflet unique du communisme, mais comme le défi lancé au monde capitaliste de faire mieux et plus vite, sans avoir recours à l'exploitation humaine. Ni modèle ni projet de société, le bolchevisme est décrit comme la seule méthode d'action révolutionnaire qui ait fait ses preuves et doit donc être reconnu par la classe ouvrière française comme un fait extraordinaire : "[...] Le Français ne s'épate pas facilement et certains de rien et de la Révolution moins que toute autre chose."

L'URSS n'est pas l'Eden, mais un chantier de construction soumis aux pires épreuves de la guerre civile, de la famine ou du blocus, se plaçant ainsi en situation d'assistée. L'information militante tend alors à privilégier les hommes et les faits plus que la vie quotidienne. Tout d'abord, exemples de

moralité et de courage, les dirigeants soviétiques sont désignés comme des précurseurs pour avoir su concilier l'action et les principes scientifiques d'une théorie révolutionnaire. Puis viennent les militants communistes qui, pour être dignes de ce nom, doivent "*être inattaquables*". La presse est alors tiraillée entre sa vocation de critique et d'informatrice et la mission que lui assigne l'Internationale : faire un domaine intouchable du communisme et de ses composantes. En ce sens, il s'agit "*de convaincre et non de démontrer*" pour extirper les idées réformistes du corps ouvrier, "*l'arracher à la stagnation et au doute*". Sur ce même terrain, la Révolution russe est rattachée au passé révolutionnaire français, en se faisant continuité et non rupture : "*A l'égalité théorique de 1789, ils ont substitué l'égalité en fait*", grâce à la solution que constitue "*la dictature*" préconisée par Babeuf. par cette filiation historique, la terreur bolchevique, "*filie légitime de la terreur jacobine*", se justifie car "*[...] elle est sortie des mêmes nécessités, elle s'inspire des mêmes méthodes et elle emploie des moyens sensiblement analogues pour des fins assez voisines [...], la révolution internationale*".

### **Un nouveau monde en formation ?**

La presse communiste populaire a alors comme objectif principal de montrer le retour à la normalité "au Pays des Soviets", insistant particulièrement sur l'aspect inévitable, spécifique et purificateur de la période précédente : "*[...] Distinguer la violence réactionnaire qui sert à retenir l'histoire à une étape périmée et la violence révolutionnaire dont la mission est de nettoyer la voie historique des obstacles entassés dans le passé.*" Dès 1922, se font plus nombreux les articles 'sur le retour à la gaieté des Moscovites', décrivant une ville qui retrouve ses transports, le chauffage et surtout le pain blanc. Les témoignages, rendus plus crédibles par des non-communistes revenant de Russie, comme Herriot ou Daladier, mettent en avant l'irréversibilité du processus révolutionnaire : "*La République des Soviets est solidement installée, [...], un prolétariat en armes, bien vêtu, bien nourri et remarquablement discipliné, apprend à défendre le cas échéant ses immenses frontières.*" Deux secteurs font l'objet d'une attention particulière dans l'Humanité, celui de la production de l'énergie, indispensable au démarrage d'une économie communiste, et celui de l'éducation, grâce à laquelle "*la pensée doit s'éveiller, s'ordonner, s'amplifier à la mesure d'une pensée collective qui crée son propre foyer d'action et de lumière*".

La mine et ses héros, travaillant vingt-cinq heures d'affilée, ou l'école qui redonne dignité à des centaines de moujiks, ne constituent pourtant pas les éléments d'un puzzle qui, terminé, pourrait former l'utopie soviétique. l'utopie est globalité, aucun détail de la vie quotidienne ne peut détonner au sein de l'ensemble ; elle est perfection, jusque dans ses composantes humaines. Aussi faut-il parler d'idéalisation de l'élan révolutionnaire, plutôt que de projection d'un monde parfait. En cette période de gestation, la douleur l'emporte encore sur le bonheur, mais la souffrance a changé de camp : "*[...] Comprendre une situation [...]; quand les soviets fusillent un contre-révolutionnaire, ils le font dans l'intérêt de centaines de millions de prolétaires, mais quand les Anglais tuent des dizaines de milliers d'Irlandais, ils le font dans l'intérêt de quelques capitalistes [...], la voilà la différence*"<sup>2</sup> . "

---

<sup>2</sup> B. Souvarine, "Choses de Russie, L'Humanité du 10.4.1923.

A partir de 1925, les articles plus nombreux sur la vie quotidienne en URSS restent focalisés sur la construction d'un nouveau monde et l'émergence de son corollaire, l'homme nouveau. L'idée de sacrifice consenti est au cœur du discours communiste ; comme en "*Utopie*", le sentiment de convoitise, germe de l'exploitation et du trafic financier, ne peut être éliminé que par l'accroissement considérable de la production : "*Le communisme suppose et exige l'abondance, car la répartition des produits doit être simple et facile.*"

C'est autour de ce noyau homme/travail que s'édifie le mythe du prolétaire-héros et, à travers lui, les contours du monde soviétique. Indestructible dans sa mission d'émancipateur, le prolétaire n'en est pas moins homme et se voit doté en tant que bâtisseur d'un statut privilégié qui le place ainsi au centre du processus et de l'idéologie révolutionnaire. L'énergie au travail dérive, certes, de son sens de l'honneur, mais elle est aussi soutenue par "*le logement et la médecine gratuits*". Une délégation réformiste franco-belge de retour du Caucase témoigne "*des quatre cents sanas où les travailleurs peuvent séjourner tous les ans par centaines de mille pour rétablir leur santé compromise par les efforts prodigieux que nécessite ce redressement économique du pays*". "*Les magnifiques palais de bois*" mis à leur disposition rendent compte du retournement irréversible des valeurs dans cette partie du monde : "*Dans la République soviétique il n'y a d'homme que le prolétaire*" (André Gide, 1924).

Qu'ils se nomment Utopie comme chez Thomas More ou Icarie avec Emile Cabet, "les mondes de nulle part" privilégient dans leur agencement rationnel les trois secteurs fondamentaux que sont la production, l'éducation et l'organisation de l'espace. En retirant à l'individu les tâches de la gestion privée des biens, mes charges d'éduquer les enfants ou encore le libre choix de son mode de vie, les utopies politiques visent à annihiler toute possibilité d'exploitation, de convoitise et de gaspillage de richesse et d'énergie. Chacun se voit assigner le rôle et la place qui lui reviennent en fonction de ses goûts particuliers et en harmonie avec les besoins du groupe : "Chacun a sa place et son emploi dans l'atelier de l'univers<sup>3</sup>."

Pour certains pionniers comme Victor Serge ou Alexandra Kollontaï, la Révolution est synonyme d'un bouleversement social qui doit s'attaquer aux mœurs et aux valeurs sur lesquelles s'appuie la domination bourgeoise. Lus dès 1920 en France, les écrits d'Alexandra Kollontaï viennent conforter les options libertaires de certains militants, en projetant dans un avenir plus ou moins immédiat l'image d'une femme qui deviendra associée à part entière au travail de rénovation sociale. le monde qui émerge du rêve de Kollontaï se révèle, par certains aspects, proche de celui de Thomas More et plus encore de l'Icarie de Cabet. Libérée du joug familial par les lois réglementant le mariage et les naissances, la femme est haussée au rang glorieux de travailleuse, s'intégrant ainsi dans l'œuvre collective, rendue possible par une juste et rationnelle répartition des tâches. Le travail ménager sera pris en charge par "une catégorie spéciale d'ouvrières qui ne front que cela", la lessive relèvera des lavoirs centraux, la cuisine, des restaurants collectifs et l'éducation des enfants, des crèches, des écoles et des colonies de vacances. Avec rationalité, efficacité et discipline, l'être humain crée la société à laquelle il se soumet, trouvant, dans cet échange harmonieux, paix et bonheur. Si le monde de Kollontaï tend à se rapprocher des utopies politiques des siècles précédents, il ne reste

---

<sup>3</sup> E. Cabet, *Voyage et aventure de Lord W. Carisdall en Icarie*, traduit de l'anglais par Th. Dufruit.

qu'une projection idéale et on connaît le sort qui sera réservé à l'auteur et à ses écrits ; là encore, on ne peut donc discerner qu'un effet d'utopie.

L'idéalisation du monde soviétique ne s'alimente nullement aux sources de la malhonnêteté et du mensonge<sup>4</sup> ; la finalité du combat militant, qui est de prouver la supériorité du modèle communiste, et le désir inconscient de toucher le nouveau monde en forment le ciment<sup>5</sup>. Au contraire des "marins-philosophes" rencontrant l'île inconnue, qu'ils ne pouvaient d'ailleurs situer sur els cartes, "les voyageurs" communistes ne découvrent pas le nouveau monde ; ils vont à sa recherche et le connaissent avant même de l'avoir touché. La période 1919-1930 témoigne de quête du monde idéal à travers l'élan révolutionnaire soviétique, alors qu'à partir de 1930, au travers des plans successifs, les contours d'une nouvelle société se précisent, celle du communisme en voie de réalisation.

En vibrant au rythme des passions révolutionnaires du peuple soviétique, "les voyageurs" trouvent dans cette "communion" les preuve d'une volonté, sinon collective, du moins ouvrière, de transformer le monde : "L'enthousiasme révolutionnaire, je l'ai revu plus grand que jamais dans ces meetings historiques du mois de mars dernier, où des dizaines de milliers d'ouvriers moscovites ont vibré en l'honneur (idée cependant un peu abstraite) de la Troisième Internationale." Dans *Fils du peuple*, Maurice Thorez décrit son émotion lors de son premier séjour en URSS, en 1925 : "Là-bas s'était réalisée la première révolution prédite par Marx ! Le cœur battant je pénétrai dans ce monde nouveau, voulu par les travailleurs et façonné par eux. J'admirai cet univers en construction, ces villes qui surgissaient du sol, ces usines qui tournaient, non pour le profit d'une oligarchie égoïste et rétrograde, mais au service de la collectivité. Nous avons construit tout cela sans patrons et nous le faisons marcher sans patrons, proclamaient les fiers visages des ouvriers et ouvrières."

A travers cette perception émotionnelle, les ingrédients indispensables à la formation d'une utopie viennent lentement s'accumuler : "Les mineurs travaillent six heures par jour, emploient les outils les plus perfectionnés, bénéficient de retraites substantielles et de véritables assurances sociales." Les détails qui sont avancés sur le quotidien des ouvriers corroborent les rêves d'un Thomas More ou d'un Emile Cabet, illustrant la délivrance du lancinant souci des lendemains : "Ils pouvaient travailler et produire ; les maisons de repos abriteraient leurs loisirs ; la collectivité s'occuperait de leurs enfants, et leur vieillesse s'écoulerait heureuse et paisible comme au soir d'un beau jour."

De la même façon, en posant les sciences et l'éducation comme priorité de la politique soviétique, on témoigne de l'ambition d'élargir à la société tout entière un système encore embryonnaire : "Je visitai de vastes écoles, de magnifiques laboratoires, des ateliers pourvus d'un outillage moderne." La suprématie du détail qui prend alors force dans els récits "des voyageurs" donne à ces "îlots socialistes", dont Moscou est le centre, les traits d'Icaria, la capitale décrite par Lors

---

<sup>4</sup> "Les résultats moraux surprendront et scandaliseront peut-être. j'ai composé cette brochure dans l'enthousiasme et personne ne me l'avait commandé. je suis tenté aujourd'hui de qualifier son optimisme d'aveugle ou de quasi malhonnête. Et cependant je pense qu'en cette année 1920 cet optimiste était justifiable", P. Pascal, *En communisme, Mon journal de Russie 1918-1921*, l'Age d'Homme, Lausanne, 1975, avant-propos.

<sup>5</sup> M. Verret témoignera de ce besoin de croire à la concrétisation d'un rêve que portait en lui chaque militant : "On croyait en l'URSS avec toute la force et le besoin du rêve, [...] avec toute l'énergie que

Caristall, aussi bien à cause de sa rationalité productive et scientifique que pour sa gestion de l'espace avec, entre autres, sa place centrale où se pratique la démocratie directe : "J'assistai aux élections du Soviet de Moscou, tous les soirs, des cortèges se rendaient place de la Constitution pour présenter au Soviet els listes des délégués de chaque usine. les plus hauts dignitaires de l'Etat prolétarien venaient saluer les ouvriers et les féliciter."

Cette vision de la planification scientifique se retrouve aussi dans la ville socialiste décrite par Vaillant-Couturier : "La ville socialiste n'a pas de rues, elle a des places. Et les enfants peuvent circuler entre les maisons sans risquer d'être écrasés." Comme dans Icarie, chaque quartier est strictement agencé de façon à ce qu'ateliers, écoles et moyens de communication soient également distribués sans gaspillage de temps et d'énergie. Selon sa fonction, un hôpital ou une entreprise sera situé à la périphérie, alors que le centre, à l'instar de la cité morellyste<sup>6</sup>, est réservé à une vie sociale axée sur le politique et les loisirs : Le centre est occupé par les théâtres, le cirque, les clubs, la maison des soviets, la maison des syndicats, le magasin général universel et les garages. Là se trouve la place des démonstrations." Mais le monde de More ou de Cabet est achevé ; il est issu d'une longue période de dictature où la nouvelle société a supplanté l'ancienne. Icarie est décrite comme une œuvre collective, incommensurable : "Une rue entière bâtie en cinq jours, une ville communale en un mois [...], un immense chantier." On retrouve chez Vaillant-Couturier, comme chez de nombreux militants, cet engouement "cabétiste", proche de la foi religieuse, qui les porte à confondre idéal et réalité : "[...] En deux ans, une ville a poussé là, les hommes ont tout construit [...], la vraie cité, en fer, en chair et en pierre du prolétariat socialiste vainqueur".

## **Mythe et société industrielle**

La notion de contrôle ouvrier réel représente certainement le pôle principal autour duquel vient se construire le mythe du prolétariat souverain : "*En connaissez-vous beaucoup de pays où le prolétariat tienne le pouvoir politique, les usines, les transports, où la terre est répartie entre ceux qui la travaillent*<sup>7</sup> ?" Ce n'est pas le théâtre ou l'école qui sont placés ici en exergue, mais les soviets dont l'existence prouve à la fois la détermination de l'avant-garde révolutionnaire russe et la véracité des thèses de Marx sur le messianisme ouvrier, confortant surtout les convictions du courant ouvrieriste français sur la légitimité ouvrière au pouvoir direct : "*Les Soviets, réalisation de l'idée de la Commune.*"

Si *L'Humanité* travaille activement et consciemment à intégrer les dirigeants communistes au monde de la mythologie révolutionnaire, elle s'active tout autant à la création de ce héros qu'est devenu le prolétaire russe confronté aux tâches surhumaines de la construction socialiste. Bien que

---

donne la certitude de voir enfin le rêve se réaliser", in "Quelques remarques sur le culte de la personnalité", *La Nouvelle Critique*, décembre 1963.

<sup>6</sup> Selon "les lois distributives", les différents secteurs de la cité sont répartis dans quatre enceintes : "Autour d'une grande place, de figure régulière, seront érigés d'une structure uniforme et régulière, les magasins publics de toutes provisions, et les salles d'assemblées publiques", Morelly, *Code de la nature*, Paris, 1841, p. 157.

<sup>7</sup> Souvarine, *L'Humanité* du 13.4.1923.

limité à une fraction avant-gardiste, le soviétique sert de toile de fond à cette illustration héroïque. On peut prendre en exemple cette imprimerie de Moscou forte de 1400 ouvriers qui, sous la poigne de son conseil d'usine, "*dont 55 communistes et 73 aux jeunes*", perçoit déjà les résultats positifs de cette réorganisation. Le rôle du conseil est assimilé ici à celui d'un syndicat élargi, puisqu'il contrôle les conditions de travail, qu'il participe à l'amélioration des techniques, qu'il délibère sur les questions sociales et qu'il travaille activement à l'éducation des non-communistes, les plus nombreux. mais c'est bien moins la notion de pouvoir direct, que celle de contrôle à la base pour mener les forces productives au rendement maximum, qui prime dans *L'Humanité*.

### **Le mythe prolétarien de Saint-Simon**

Des journaux comme *Le Bulletin communiste*, *Clarté* ou encore *La Révolution prolétarienne*, prennent la plus grande part à la création du mythe prolétarien en France par un travail de propagande et d'analyse ; le PCF en bénéficiera, bien que la lutte s'engage rapidement avec les militants de *La Révolution prolétarienne*. Il s'agit essentiellement ici de rendre conscience aux travailleurs de leur légitimité à exercer le pouvoir, selon des règles désormais bouleversées par la révolution d'Octobre<sup>8</sup>. Le pouvoir ouvrier ne s'articulerait plus en fonction du seul rapport outil/savoir, mais s'étendrait à toutes sphères de la société par le jeu interactionniste des multi-contrôles dans la production et l'échange. Dans ce but, les articles s'attachent particulièrement aux instruments de ce pouvoir telles "*les conférences de production*" dont la finalité serait de faire "*participer l'ouvrier à la gestion de l'usine, mais encore de lui donner les moyens de contrôler la gestion des directeurs responsables, de les mettre à même d'apporter leurs critiques, de faire valoir leur point de vue dans la marche générale de l'usine, d'établir aussi le plan de production en accord avec la direction responsable*".

Parce que la construction du socialisme suppose l'abondance, la production collective doit être conservée et développée pour s'élever à un degré supérieur par le machinisme. Le prolétariat doit alors remplir la double fonction de dirigeant et de producteur : " [...] *La jeune génération doit grandir dans la conscience que son travail producteur est aussi une œuvre socialiste.*" L'aspect du héros-bâtitteur supplante bientôt celui de dirigeant, et les critiques de *La Révolution prolétarienne* sur le glissement du pouvoir des soviétiques vers la dictature d'une élite, ne pourront faire obstacle à l'édification du héros-travailleur ; cette préférence renvoie désormais à une seule priorité, créer, les bases du socialisme qui sont aussi celles de la société industrielle. D'innombrables articles, brochures, films et conférences vont être désormais consacrés à élaborer l'arsenal idéologique nécessaire pour faire accepter simultanément le rôle central du Parti, "diriger", et la fonction primordiale du prolétaire, "construire". Sur cette base, un renversement des valeurs va s'opérer ; l'antimodèle n'est plus la société industrielle et ses exigences en matière de rendement et de division du travail et de gigantisme inhumain, mais le seul capitalisme auquel le socialisme lance un défi colossal,

*industrialiser et moderniser mieux et plus vite, avec et pour la classe ouvrière : "Le système économique de l'URSS est à l'image d'une très belle mécanique de précision."*

Désormais, la cité idéale peut se dessiner, sans rapport avec les rêves d'une Kollontaï ou ceux d'un P. Pascal, mais à l'image du prolétaire devenu héros, avec ses deux faces contrastées, l'usine et le bonheur : *"Contrairement aux utopistes et aux anarchistes, qui élaboraient de vastes plans fixant jusque dans le moindre détail une organisation idéale de la société et de l'économie, les marxistes se sont bornés à indiquer les tendances de l'évolution de la société capitaliste et à ébaucher la direction dans laquelle se poursuit cette évolution [...]. Ils peuvent aujourd'hui être plus hardis dans leur description du but final, sans risquer de passer pour des prophètes, des illuminés ou des utopistes. Or, depuis qu'il existe un pays où le prolétariat a conquis le pouvoir politique et entrepris un gigantesque effort en vue de dompter les forces productives [...], les contours de l'organisme social nouveau se précisent."*

Le mythe prolétarien s'est nourri aux sources du socialisme français qui, depuis Saint-Simon, place le producteur en tête de la reconstruction sociale, tout en s'épurant des valeurs antiprolétariennes propres, entre autres, aux thèses ateliéristes et libertaires. Le communiste prend la physionomie du prolétaire, et le communisme s'inscrit dans l'espace tout autant mythique de la construction industrielle, portant en elle le bonheur humain. Victor Serge écrit : *"Nous entrons dans une période nouvelle, nous devons désormais accumuler, élargir, bâtir. Nous entrons dans une période de construction."*

### **Le plan d'une société industrielle triomphante**

Le plan devient ainsi le centre d'une épopée fantastique, avec ses géants de chair et d'acier dressés contre les ennemis du socialisme. La nature résiste et entraîne souvent les pionniers dans la mort ; l'être humain résiste, quand il est porteur des vices de la convoitise, paresse et individualisme de la vieille société ; mais le principal danger reste le capitalisme : *"Pour que nous puissions tenir dans la lutte économique qui s'institue entre les systèmes capitaliste et soviétique, il faut de toute évidence que notre croissance industrielle ne soit pas plus lente que celle des pays capitalistes voisins ; il faut même qu'elle soit plus rapide de façon à nous permettre de rattraper avec le temps l'avance qu'ils ont sur nous. Faute de quoi, un jour pourrait venir où nous ne serions plus en mesure de supporter leur pression militaire, car on ne peut faire la guerre avec une technique trop inférieure à celle de l'ennemi."* Cette priorité à l'industrialisation expansive implique un renforcement de la conscience révolutionnaire, puisqu'elle exige des travailleurs une somme de travail supérieure à celle fournie dans les pays capitalistes, sans qu'il leur soit immédiatement concédé tous les bienfaits de l'économie socialiste. Le travailleur soviétique, et à travers lui le travailleur mondial, doit intégrer le statut de prolétaire comme un état définitif et non plus provisoire ; le communiste est prolétaire, le communisme est la patrie du prolétaire : *"La flamme du bolchevisme a fondu l'homme d'hier et coulé*

---

<sup>8</sup> "La bourgeoisie a fait pénétrer l'idéologie démocratique chez le prolétaire en le faisant combattre pour la démocratie [...] plus difficile à vaincre qu'un Etat despotique", Louzon, *La Révolution prolétarienne*, janvier 1925.

*une nouvelle génération de héros et de vainqueurs.*" Les années 30 donnent ainsi à la République des soviets l'aspect d'un vaste chantier où s'activent, soudés dans la lutte, le travailleur et la machine.

Ainsi sous l'égide du prolétaire-bâtitseur et de sa glorification mythique, le socialisme soviétique pourra être présenté dans les années 50-60 comme ayant réuni "toutes les conditions pour progresser victorieusement dans la voie du communisme". L'utopie soviétique peut se lire alors en filigrane au travers des remarquables témoignages sur la portée de l'effort d'un peuple à construire un nouveau monde : "La base matérielle de production nécessaire pour obtenir l'abondance des biens de consommation. cette base, c'est la grande production mécanisée dans les villes et les campagnes, reposant sur l'électrification de tout le pays, sur la mécanisation et l'automation combinées de la production, sur une application générale de la chimie aux procédés industriels, sur le large emploi de l'énergie atomique dans els principales branches de l'économie nationale. Ajoutons que le socialisme assure un progrès technique continu et l'élévation correspondante du niveau culturel et technique de tous les travailleurs." Ces mécanismes du travestissement de l'URSS en championne de la quantité et de la qualité dans tous les domaines, ne peuvent être compris sans la référence à la période charnière des années 20-30. A ce sujet, le livre de M. Iline, *L'épopée du travail moderne*, semble parfaitement illustrer le travail idéologique entrepris sur l'importance du défi soviétique lancé au monde capitaliste, car il rassemble à lui seul tous els éléments de la construction de l'utopie soviétique : le travailleurs, la technologie et le Parti. En décrivant dans le moindre détail la réalisation prodigieuse du plan, Iline nous entraîne en Utopie.

### **Les cris de l'enthousiasme et de l'effort**

*"Des terribles machines semblables à des animaux antédiluviens"*, cette référence biblique symbolique aussi bien le gigantisme de l'opération engagée que le passage décisif entre deux états, la barbarie et le communisme : *"Sous nos yeux le travail humain est en train de créer une nouvelle nature. L'homme sillonne le continent de canaux, fait des lits nouveaux aux fleuves, perce des tunnels dans les montagnes, plante des forêts, crée de nouvelles substances et de nouvelles espèces de plantes et d'animaux. il a de quoi s'enorgueillir."* Ni précipitation ni dispersion, le socialisme s'établit sur les bases d'une nouvelle méthode de travail, *"celle du plan, préétabli"*.

"Le plan", support de "l'ordre socialiste", est présenté par Iline comme un vaste projet de reconstitution comme un vaste projet de reconstitution de tout un pays. La création du prolétaire-héros soumettant les vents, forçant l'eau à travailler, violant la terre pour lui arracher les minerais, jusque dans les endroits les plus inaccessibles, n'est pas sans conséquence sur l'état d'esprit du travailleur français qui retrouve dans un travail subi fierté et honneur. seule la création de ce mythe peut expliquer la réussite d'une réduction de la lutte prolétarienne à l'industrialisme : *"Le socialisme, c'est les machines plus le courant électrique, plus l'organisation rationnelle du travail."* Ainsi le travail à la chaîne, le gigantisme, la ville-usine ou la campagne-usine deviennent des créations du prolétariat soviétique et non une condition intrinsèque de l'industrialisation expansive.

l'idéologie communiste se nourrit de contraires, travail arraché/travail volontaire, main-d'œuvre/vainqueurs de la nature, concurrence/émulation. L'ouvrier construit pour lui, et si le quotidien

ne s'est pas encore radicalement transformé, la finalité de ce combat est bien son bonheur : *"Dans quel but avons-nous dressé le plan de tout cet immense travail, qui va continuer non seulement pendant cinq ans, mais pendant quinze à vingt ans et plus ? Dans quels buts extrayons-nous des millions de tonnes de houille et de minerai, construisons-nous des millions de machines ? Serait-ce simplement pour le plaisir de modifier la nature ? Non, si nous transformons la nature, c'est afin de vivre mieux, nous les hommes. Les machines nous sont nécessaires pour que nous ayons moins à travailler et que nous produisions plus. [...] Quand nous aurons construit le socialisme, tous porteront la santé sur leur visage. les hommes cesseront de considérer le travail comme une punition, comme une lourde obligation. le travail sera facile et joyeux."*

L'ouvrage d'Illine regorge des bruits de poulies et *"de trottoirs roulants"*, des cris de l'enthousiasme et de l'effort des hommes, des grondements de montagnes qui craquent et de forêts qui s'ouvrent. la sacralisation du travail industriel est telle que la ville et la campagne se fondent en lui, prenant ainsi un aspect uniforme : *"Le cœur des villes nouvelles ne sera pas la forteresse ou le marché, mais l'usine ou la centrale électrique. Autour de chaque grande centrale électrique, autour de chaque grande fabrique ou complexe de fabriques, surgira une ville. Il en sera de même pour la campagne ; le blé, la viande, le lait, nous les produirons dans des fabriques ; autour de ces fabriques, on construira d'autres fabriques : alimentaires, minoteries, conserves, frigorifiques, abattoirs. [...] Autour de ces complexes surgiront également des villes agricoles."* Ni ville, ni campagne, une seule qualité sera reconnue en socialisme, celle de travailleur. Les espaces de vie qui viendront enserrer le centre industriel, trancheront par leur couleur, leur paix et leur gaieté : *"Le chant joyeux des oiseaux et le murmure prolongé, tranquille, encourageant des arbres, voilà ce que vous entendrez dans les rues des villes au lieu du vacarme du bruit et du fracas."*

Comment un tel effort, un tel élan, pourraient-ils aboutir au néant ? L'utopie soviétique trouve ici ses véritables fondements et si, avec les années 50, le mythe s'incarne davantage à travers le personnage de Staline qu'en celui du travailleur, l'URSS apparaît bien au monde du travail et à de nombreux intellectuels comme l'utopie en voie d'être concrétisée.